

SUPPLÉMENT  
A LA LETTRE  
NOVALIS n°72



Décembre 2017-janvier 2018

## NOVALIS

## PREMIÈRES ANNÉES

**F**riedrich von Hardenberg, dit Novalis, est né le 2 mai 1772 au manoir familial d'Oberwiederstedt, une demeure austère et froide<sup>1</sup>, située dans le comté de Mansfeld. Il était le premier fils et le second enfant du baron de Hardenberg<sup>2</sup>. De son enfance, les *Notes* de Karl von Hardenberg, l'un de ses frères, nous apprennent qu'il fut « un enfant délicat, sans pour autant connaître de maladie grave jusqu'à neuf ans », et qu'« il contracta une dysenterie, puis à la suite de cette maladie, une atonie de l'estomac qui ne céda qu'aux stimulants les plus douloureux et à un traitement long et pénible. – C'est alors que son esprit sembla tout à coup s'éveiller ».

A l'âge de 10 ans, pendant une maladie de sa mère, il fit un séjour à Lucklum, chez son oncle paternel, le Commandeur Frédéric-Guillaume de Hardenberg. Si l'on mentionne cet oncle, qui appartenait à l'Ordre Teutonique, c'est d'abord pour le contraste qu'il faisait avec son frère, le baron von Hardenberg, père de Novalis, qui était pour sa part disciple de Zinzendorf (1700-1760) – et ceci nous renseigne sur l'atmosphère qui a entouré l'enfance de Novalis : « Lui nous exhortait à l'assiduité et à la frugalité, et manifestait sa joie de nous voir suivre notre cœur sans prêter attention à l'opinion du monde. Il nous vantait le bonheur d'une situation domestique discrète, et nous demanda de ne jamais agir ni choisir en fonction de l'intérêt et de l'ambition »<sup>3</sup>.

Deux ans plus tard, en 1784, toute la famille vint habiter à Weissenfels, le baron von Hardenberg étant nommé directeur des Salines. Novalis suivra ses études secondaires au *Gymnasium* d'Eisleben : « Il était très assidu à l'étude, raconte son frère Karl, et dès

---

<sup>1</sup> Elle est devenue le siège du *Novalis-Museum* et de l'*Internationalen NOVALIS Gesellschaft* qui mènent depuis les années 1990, sous la direction du Dr Gabriele Rommel, une double campagne de restauration du site et de promotion de l'œuvre de Novalis.

<sup>2</sup> La famille comptera jusqu'à onze enfants.

<sup>3</sup> Novalis, *Lettre à Julius Wilhem von Oppel*, janvier 1800, citée dans *Novalis et ses contemporains*, Éditions Novalis, 1994.

l'âge de onze ans maniait le latin et le grec avec une certaine habileté [...] – Dans ses moments de repos, ses lectures favorites étaient des poèmes et des contes, qu'il aimait aussi, pour ce qui était des seconds, raconter à ses frères et sœurs. »

### *Les années étudiantes*

Novalis s'inscrit, le 23 octobre 1790, à l'Université d'Iéna pour y suivre des études de droit, selon le vœu de son père, études qu'il délaisse rapidement pour la philosophie et la poésie – Schiller est l'un de ses professeurs : « A Iéna, j'entrai en contact étroit avec des savants éminents, et l'amour des Muses s'accrut d'autant plus que la mode démocratique du moment me détournait de l'ancienne foi aristocratique. La philosophie commença à m'intéresser, mais j'étais beaucoup trop superficiel pour dépasser une certaine habileté à manier le langage philosophique »<sup>4</sup>. Le 24 octobre 1791, c'est vers l'Université de Leipzig cette fois qu'il se tourne pour une nouvelle année d'études. Voici en quels termes il décrit son séjour : « Je gagnai Leipzig et y entrai dans des sociétés charmantes qui me ramenèrent à nouveau aux espérances de jadis et ranimèrent ma vanité. Mon cœur s'éveilla là pour la première fois et une vive passion pour une jeune fille<sup>5</sup> [...] me fit tout à coup embrasser une voie intermédiaire, à savoir l'état militaire. [...] Ma bien-aimée s'éloigna de moi après que j'eusse déjà fait des démarches décisives pour changer ma situation, et mes parents employèrent tous les moyens pour me faire revenir sur ma décision. » A Leipzig, il va se lier d'amitié avec Frédéric Schlegel<sup>6</sup>.

Novalis choisit enfin, le 27 mai 1792, l'Université de Wittenberg pour reprendre, dans une dernière tentative, ses études de droit : « Mon infortune éveilla mon ambition, et ma chance me procura d'excellents maîtres – de sorte qu'en cinq trimestres, j'avais rattrapé mon retard. » Il dira aussi : « Je dois à cette période de ma vie la faculté de m'occuper sans discontinuer de choses désagréables et pénibles ». Il passe ses examens avec succès le 14 juin 1794.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> Julie Eisenstuck, née en 1775, devenue Madame Julie Jourdan.

<sup>6</sup> « La destinée a déposé entre mes mains un jeune homme qui peut devenir tout... ». Cf. la lettre de F. Schlegel à son frère August, janvier 1792, citée in *Les Romantiques allemands*, DDB, 1963, pp. 273-274.

Le 25 octobre de la même année, il se rend à Tennstedt, en stage chez le bailli Just, où il s'adonne « à l'étude du droit et de la constitution de la Saxe », tandis qu'il consacre ses heures de loisir à ce qu'il nomme ses « vieilles idées favorites » ainsi qu'à « un laborieux examen de la philosophie de Fichte ». Il convient de rapporter le témoignage de son maître de stage : « Sa silhouette était longue, bien bâtie, maigre ; son regard portait la marque de l'esprit, sa bouche celle de l'amabilité. Son extérieur était simple et sans artifice, toute forme d'apprêt lui paraissait contre-nature. – Comme il le disait lui-même, il aimait vivre au pays des sens, pas au pays de la sensualité ; car son sens intérieur commandait à son aspect extérieur. Et c'est ainsi qu'il se créa dans le monde visible un monde invisible. C'était là le pays dont il avait la nostalgie. C'est là qu'il est retourné, ayant atteint tôt son achèvement »<sup>7</sup>.

## SOPHIE

« Une douce mélancolie est le caractère véritable d'un amour authentique :  
l'élément du désir du cœur et de la communion »

Le 17 novembre 1794, Novalis fit la connaissance de celle qui sera l'occasion de sa vocation à l'Amour et le point de départ de son cheminement spirituel : Sophie von Kühn : « Un homme me désigna dans le lointain le château de Grüningen : j'avançais allègrement, franchis à cheval la rivière et me trouvai corps et âme à Grüningen, ou bien plutôt mon corps y rencontra mon âme qui déjà y résidait. ». Née le 17 mars 1782, Sophie était âgée de douze ans et demi lorsque se produit leur première rencontre, au cours d'une tournée de service, au manoir de Grüningen<sup>8</sup>, « en cette Thuringe aimée des poètes ».

De la jeune Sophie, nous devons principalement retenir ce que Novalis en a rapporté lui-même : « Elle veut ne rien être. Elle est

<sup>7</sup> August Cœlestin Just, « Novalis », *Novalis et ses contemporains*, *op. cit.*, p.70. Le bailli Just ajoute ces deux importantes observations : « La cordialité était un constituant principal de son caractère [...]. C'est elle qui avant tout conférait leur valeur à son imagination et à sa raison, et à lui-même son individualité » ; « Il était si totalement dépourvu de présomption et de prétention qu'à cet égard aussi il semblait fait pour l'amour et l'amitié. »

<sup>8</sup> C'est aujourd'hui une maison de retraite qui porte d'ailleurs le nom de *Diakonie-Pflegeheim* « *Sophie von Kühn* » – *Grüningen*.

quelque chose », note-t-il à son propos<sup>9</sup> et aussi, après sa mort : « Ce qui me tenait le plus à cœur, c'était qu'elle chemine vers sa perfection, sa personne » (28 mars 1797). Les vrais admirateurs du poète romantique allemand affirment de leur côté que, pour *voir* Sophie, il faut avoir les *yeux* de Novalis. Quoi qu'il en soit, la rencontre de Sophie constitue pour Novalis une véritable initiation à l'Amour, en même temps qu'elle lui donne accès à ce « monde invisible » dont parle le bailli Just. Mais il y a plus. Comment passer sous silence, en effet, le courage avec lequel Sophie supportera cette souffrance physique qui la transfigurera à la fin, moins de trois années plus tard, et qui éveillera du même coup tout le désir de la mort de Novalis : « L'union conclue aussi pour la mort, *écrit-il, dans une note du commencement de l'été 1797*, ce sont des noces qui nous donnent une compagne pour la Nuit. Dans la mort est l'amour le plus doux ; la mort est pour qui aime une nuit nuptiale : un secret de mystères très doux » ?

En 1795, cependant, il s'agit pour lui de s'engager sur ce chemin qu'il évoque, dans une note, en ces termes énigmatiques : « En apparence nous avançons.

Pour Dieu, nous allons à proprement à reculons. Nous cheminons, à vrai dire, de la vieillesse à la jeunesse »<sup>10</sup>. La première étape en sera le jour de ses fiançailles secrètes avec Sophie, le 15 mars de la même année. Elles sont rendues officielles plus tard, en juin 1796, avec le consentement du baron de Hardenberg, mais déjà ce que Novalis éprouve à l'égard de Sophie n'est pas de l'amour, « c'est de la religion », selon un fragment bien connu de 1797 : « Ce que j'ai pour Sophie, c'est de la religion – pas de l'amour. L'amour absolu, indépendant du cœur, fondé sur la foi, est religion. » De la même manière, dans une lettre à Friedrich Schlegel, du 8 juillet 1796, il avait déclaré : « Ma discipline préférée s'appelle au fond comme ma fiancée : elle s'appelle Sophie – Philosophie est l'âme de ma vie et la clé de mon propre moi. »

Malheureusement, le « rêve éveillé » de Novalis se brise au printemps 1797, avec la mort de Sophie, mort prématurée et douloureuse, sur laquelle les témoignages sont nombreux, car les

<sup>9</sup> Dans un texte personnel intitulé « Clarisse », cf. *Œuvres complètes* de Novalis, Gallimard, tome II, 1975, pp. 143-145.

<sup>10</sup> Fragment 53 des *Cahiers d'Études philosophiques*.

frères de Novalis ainsi que ses amis ont assisté la jeune fille tout au long de sa maladie. Victime d'une inflammation aiguë du foie, en novembre 1795<sup>11</sup>, elle sera opérée une première fois à Iéna le 5 juillet 1796. Commence alors la pénible agonie qu'elle affronte avec un courage exemplaire, dévoilant peu à peu, dans ses souffrances, sa vraie personne – dont, à n'en point douter, Novalis avait eue l'intuition dès le commencement. Mais cette fois, son courage forcera l'admiration d'autres témoins qui lui rendirent visite, comme Friedrich Schlegel et Goethe lui-même<sup>12</sup>. Sophie meurt le 19 mars 1797, deux jours après son quinzième anniversaire, précédant le poète dans le *Royaume de la Nuit*.

Avec le *Journal intime* de Novalis nous sommes en possession d'un document exceptionnel qui permet de suivre jour après jour, exactement du 31<sup>e</sup> jour après la mort de Sophie (18 avril 1797) au 110<sup>e</sup> (6 juillet), toutes les étapes de son initiation à l'Amour. Il s'agit finalement d'un document d'une grande rareté<sup>13</sup>. Dès le 1<sup>e</sup> jour de ce *Journal* (mardi de Pâques), Novalis note : « Un faisceau de pensées sur Elle et sur moi » ; puis, le 4 mai, il ajoute : « N'aspire donc qu'à la réflexion supérieure, permanente, cultive en toi l'état d'âme en harmonie avec elle ». Les premiers jours paraissent consacrés au deuil, mais déjà s'élabore le climat mental qui va déboucher sur son initiation proprement dite : « Dans la soirée, d'une façon générale, j'ai pensé à elle, tout intimement, vraiment avec profondeur » (5 mai) ; « J'ai cueilli des fleurs – les déposai sur la tombe – je me sentais en intimité avec elle – pendant cette demi-heure je fus très heureux, très serein – tout animé et vivifié par sa pensée » (11 mai). C'est à la date du 13 mai 1797 que Novalis rapporte l'épisode qui va décider de sa vocation : « Au soir, je suis allée voir Sophie. Là-bas je fus dans une joie, dans un bonheur inexprimables – des moments d'enthousiasme fulgurant

<sup>11</sup> Mars-novembre 1795, c'est ce qui fera dire à son frère Karl : « Le véritable printemps de son existence tomba au printemps et à l'été 1795, où durant plusieurs semaines il passa à Grüningen avec ses deux frères tous ses jours de loisir. »

<sup>12</sup> A la mi-septembre 1796, le grand Goethe, se déplaçant en personne, se rendra au chevet de la jeune Sophie, dont certains ont peut-être conclu un peu vite à l'insignifiance...

<sup>13</sup> A-t-il seulement son équivalent dans la littérature occidentale ? Il évoque assurément la *Vita nova* de Dante (en particulier le chapitre XXIV), et il est possible de le rapprocher aussi, plus près de nous, d'*Aurélia* de Nerval : à ceci près que ce « journal » du poète français reste marqué par la folie qui le conduira à sa mort tragique en 1855.

– la tombe, devant moi, je l'ai soufflée comme une poussière – les siècles étaient comme des instants ; – sa présence sensible : à tout moment je croyais la voir s'avancer devant moi ». Il y a dans cette dernière notation une indication extrêmement précieuse, car celle que l'on voit s'avancer au-devant de soi, c'est elle qui nous invite à la suivre. Ainsi Sophie ou l'ange de Sophie, « la jeune fille à la ressemblance de son âme », s'avance-t-elle désormais au-devant de lui pour le conduire dans le *Royaume de la Nuit*<sup>14</sup>. Cet « unique rêve »<sup>15</sup>, selon son expression, lui donne accès désormais à ce « monde invisible » qu'il vient d'entrevoir. Le surlendemain, Novalis retourne à la tombe de Sophie où il a « quelques instants de joie d'une folle intensité ». C'est au cours d'une autre visite, le 19 mai, qu'il note : « L'idée m'est venue, quand j'étais à la tombe, que par ma mort je fournirai l'humanité de cette fidélité jusque dans la mort – Que je lui rendrai possible en quelque sorte un pareil amour. »

On trouve, enfin, dans ce *Journal*, quantité de notations d'une grande importance qui nous enseignent sur l'expérience spirituelle de Novalis : « A mesure que la douleur sensible cède et s'atténue, *écrit-il le 22 mai*, le deuil spirituel grandit et l'affliction spirituelle s'accroît en moi, une sorte de désespoir paisible s'élève toujours plus haut. Le monde me devient toujours plus étranger. Les choses autour de moi, toujours plus indifférentes. » Et, le 26 mai : « Ma mort sera la preuve de mon sentiment pour ce qu'il y a de plus haut, un authentique acte de sacrifice – pas une fuite – pas un remède de détresse ». A partir de ce moment, Novalis a réellement donné congé à la terre. Il le note d'ailleurs dans les dernières lignes de son *Journal*, le 6 juillet : « Les hommes ne sont plus ce qui convient pour moi, de même que je ne suis plus moi-même à ma place parmi les hommes. »

Il faut comprendre tous les événements qui vont se succéder dans les dernières années de la vie de Novalis à partir de cette nouvelle disposition intérieure qui reste tout de même assez unique

---

<sup>14</sup> Novalis s'inspire de l'épisode pour écrire, sans doute la plus spirituelle de ses œuvres, la troisième des *Hymnes à la Nuit* – troisième dans l'ordre définitif adopté par le poète, mais certainement première quant à la conception. Les *Notes* de Karl von Hardenberg, frère de Novalis, laissent supposer que ce dernier l'a conçu justement aussitôt après le 13 mai 1797.

<sup>15</sup> « Ce fut le premier, l'unique rêve, – et depuis lors, à jamais, je sens en moi une foi éternelle, en le ciel de la Nuit et sa lumière, la Bien-Aimée », Hymne III, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p.256.

parmi les écrivains et les philosophes, plus fréquente, naturellement, chez les grands mystiques chrétiens. (On verra, par exemple, combien cette disposition importe pour comprendre ses fiançailles avec Julie von Charpentier).

## LES DERNIÈRES ANNÉES

Durant l'automne 1797, Novalis prend la décision d'entrer à l'Académie de Mines de Freiberg : « Il se consacra dès lors, *raconte le bailli Just*, presque exclusivement à la physique, à la chimie, aux mathématiques supérieures, à la géologie, à la métallurgie, à la technologie et autres disciplines enseignées à la Bergakademie. Son principal mentor fut Werner<sup>16</sup>, qu'il appelait de préférence son maître. » Dès le mois de janvier, alors qu'il fréquente le cercle de la famille Charpentier, il s'éprend de la fille de son hôte – professeur à l'Académie des Mines – Julie von Charpentier (née en 1775). Certains de ses amis, dont Ludwig Tieck, ont passé volontairement sous silence cette liaison qui leur paraissait une sorte d'infidélité faite à Sophie. D'autres en ont compris les motifs : « L'amour qu'il eut pour elle ne fut pas l'amour passionné qu'il avait été pour Sophie ; il était beaucoup plus apaisé, mais pour autant non moins chaleureux et destiné à durer toute une vie. Sa fréquentation lui assurait en effet de quoi nourrir son esprit et son cœur » (Just). Certainement, la personnalité même de Julie a joué son rôle : « Vous connaissez Julie Charpentier, *écrit Novalis en 1800*, et vous ne serez certainement pas étonné que, surtout dans mon état d'esprit, la nature douce et modeste de cette aimable jeune fille n'ait pu que bientôt m'attirer et m'inspirer confiance en sa personne. » En fait, il n'est pas de raison de mettre en balance la passion amoureuse de Novalis pour la très jeune Sophie qui déterminera sa vocation à l'Amour et le tendre sentiment qu'il éprouve pour Julie. Cela d'autant moins que la mort de Sophie l'a projeté en cette Terre céleste, ce « monde invisible » qui est sa vraie « patrie ». Julie sera une autre sorte d'inspiratrice. Pour autant, même si l'essentiel de l'œuvre poétique de Novalis est écrite *après* la mort de Sophie, cette dernière en reste l'inspiratrice *absolue*. Pour Hanz Ritter, enfin, « si la première [Sophie] avait paru comme une rencontre issue du destin, pour ainsi dire incorporelle, de deux

<sup>16</sup> Le minéralogiste Abraham-Gottlob Werner, mort à Dresde le 30 juin 1817, qui inspirera à Novalis la figure du Maître, dans *Les Disciples à Saïs*.



esprits juvéniles, la seconde [Julie] était une véritable relation entre fiancés, empreinte d'une inclination et d'une chaleur profonde »<sup>17</sup>.

### *Henri d'Ofterdingen*

*Henri d'Ofterdingen* est une œuvre inachevée (1800), toutefois ce roman est explicite quant à l'intention de Novalis, et les regrets formulés par Tieck dans sa notice de 1802 paraissent un peu vains, dès lors que Novalis a écrit : « Dans *Henri [d'Ofterdingen]*, il y a finalement une description développée de la transfiguration intérieure du fond de l'âme. Il parvient dans le pays de Sophie, dans la nature telle qu'elle pourrait être, dans un territoire allégorique »<sup>18</sup>. Tout est dit. Une telle intention est à mettre en correspondance avec sa propre vocation, avec la vie et la mort de Sophie von Kühn : c'est ce qu'indique la dédicace de son roman :

« Tu as, en moi, suscité le noble besoin  
D'aller voir le monde au profond de son âme »,  
et aussi :

« Encore en moi dormait le plus haut de l'esprit  
Quand je la vis, sur moi, descendre comme un Ange ;

Et j'ai pris, à l'éveil, dans ses bras, mon envol »<sup>19</sup>. Sophie apparaît par conséquent comme l'aimée terrestre, initiatrice à l'Amour, ainsi que Béatrice fut pour Dante. Elle figure aussi *Sophia*, la Sagesse divine. Elle est enfin « le Saint, l'Inconnu », selon les mots de Novalis dans les fragments pour la deuxième partie de *Henri d'Ofterdingen* où le poète devait connaître justement sa « transfiguration du fond de l'âme », à la manière du poète florentin<sup>20</sup>.

### *Weissenfels*

Le 5 avril 1800, Novalis achève la première partie d'*Henri*

<sup>17</sup> Heinz Ritter, *Novalis vu par ses contemporains*, *op. cit.*, p. 93.

<sup>18</sup> *Fragments des Dernières années* (1799-1800).

<sup>19</sup> Novalis fait dire à son héros, dans *Henri d'Ofterdingen* : « Qui sait si notre amour ne sera pas un jour, devenu des ailes de flammes qui nous enlèveront et nous porteront dans notre patrie du ciel, avant que nous aient atteint la vieillesse et la mort ? »

<sup>20</sup> Paradis, chant XXXIII. Ce n'est pas sans raison que tant d'admirateurs de Novalis verront en lui, après Ludwig Tieck, un « Dante allemand », un « Dante moderne », etc.

*d'Osterdingen*. Durant l'été, il fait de longs voyages administratifs (salines) et géologiques, tout en travaillant à la seconde partie de son roman : « L'antipathie à l'égard de la lumière et de l'ombre, la nostalgie de l'éther clair, brûlant, transparent, ce qu'il y a d'impartageable dans l'inconnu, les choses les meilleures en Sophie, le mélange du romantisme de tous les temps, la compréhension pétrifiante et pétrifiée, les constellations, le hasard, l'esprit de la vie, quelques traits seulement, à la manière d'arabesques – voici comment je vois mon conte à présent »<sup>21</sup>. A la fin du mois d'août, une première crise de phtisie repousse son mariage avec Julie. Le 6 décembre 1800, il est nommé officiellement « bailli surnuméraire dans le cercle de Thuringe », mais quitte Dresde le mois suivant en compagnie de son père et de Julie pour Weissenfels. « Où un enfant dormirait-il plus en sécurité que dans la chambre de son père ? » avait-il écrit le 23 avril 1800.

Il meurt le 25 mars 1801, à l'âge de 29 ans, dans la maison familiale de Weissenfels. Le témoignage de Friedrich Schlegel est exemplaire de l'amitié qu'il savait susciter de la part de ceux qui l'ont approché de son vivant (le bailli Just, Tieck, Steffens, les frères Schlegel, etc.). Il nous enseigne surtout sur le sens qu'il convient d'accorder à cette mort même, en rapport avec l'enseignement de sa vie entière : « Je suis rentré hier de Weissenfels, où j'ai vu mourir Hardenberg avant-hier midi, le 25 [...]. Il est certain qu'il n'a eu aucun pressentiment de sa mort, et il est à vrai dire à peine croyable de mourir d'une manière si douce et si belle. Pendant tout le temps que je l'ai vu, il a été d'une sérénité qui passe toute description, et quoique sa grande faiblesse l'empêchât beaucoup de parler lui-même, le dernier jour, il prit part à toutes choses de la manière la plus aimable, et il m'est précieux par dessus tout d'avoir encore pu le voir »<sup>22</sup>.

### *Le « secret » de Novalis*

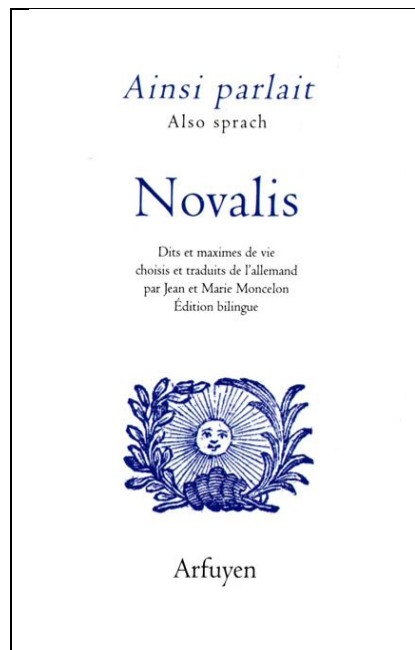
Hendrik Steffens (1773-1845) racontera avoir rencontré, après la mort de Novalis, « des hommes voués eux-mêmes à une vie pratique, des naturalistes empiriques de toutes sortes, qui mettaient plus haut que tout le secret et le mystère spirituel de l'existence, et

<sup>21</sup> Lettre à Friedrich Schlegel, 18 juin 1800.

<sup>22</sup> Friedrich Schlegel, 27 mars 1801.

qui pensaient avec foi que ce secret se trouvait enfoui, caché dans ses écrits. Les pensées religieuses et poétiques de Novalis étaient pour eux comme des oracles tout gorgés de promesses, et ils trouvaient dans ses expressions un réconfort tout semblable à celui du pieux chrétien dans les Saintes Écritures»<sup>23</sup>. Quelque deux cents ans ont passé. Les mêmes « pensées religieuses et poétiques » de celui qu'on a appelé également le « Pascal allemand » (Thomas Carlyle entre autres), présentent aujourd'hui un intérêt renouvelé. C'est pourquoi il convient de les faire redécouvrir aux lecteurs contemporains à travers un choix de ces *fragments*, par lesquels elles s'expriment, de manière souvent singulière, parfois énigmatique. Le plus grand nombre reste inspiré par une Sagesse divine : Sagesse qui constitue justement le « secret » de Novalis (Sophie, SOPHIA), ce même « secret » du poète romantique allemand qui, selon le mot de Rudolf Steiner, « nous fait trouver le chemin vers toutes les âmes nostalgiques qui sont en quête de vérité et d'esprit ».

Jean Moncelon, *Préface inédite à Ainsi parlait Novalis, Arfuyen, 2016.*



<sup>23</sup> Hendrik Steffens, *Souvenirs de ma vie dans le cercle romantique*, in *Les Romantiques allemands, op. cit.*, p.330.



Ce supplément de la *Lettre Novalis* n°72 est  
une publication en ligne du site

D'ORI  
ENT &  
D'OCC  
IDENT

<http://novalis.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2018

